

Réparer

Grandes épopées historiques, empêchements médiatiques ou drame intime en huis clos : chacune à leur manière, Lisaboa Houbrechts, Jeanne Lazar et Noémie Ksicova tentent sur scène de « *consoler ce qui n'a pas pu avoir lieu* ».

Texte: Agnès Dopff

l'histoire

« Les vainqueurs l'écrivent, les vaincus racontent l'histoire », chantait le rappeur Booba. Et le théâtre, médium de l'activation des textes, des corps et des matières, s'attache aujourd'hui à remettre les petites histoires dans la Grande. Au Phénix de Valenciennes et à la Maison de la Culture d'Amiens, trois metteuses en scène se sont attaquées à trois formes de domination qui cantonnent les récits minoritaires au silence. Lisboa Houbrechts revisite certains épisodes de l'Histoire au prisme de ses actrices « de second rôle » ou considérées comme secondaires parce qu'elles sont des femmes. Jeanne Lazar réinvestit deux voix puissantes de la littérature qui avaient la fâcheuse habitude de se rétamé sur les plateaux télé : Guillaume Dustan, écrivain gay qui scandalisait le tout-Paris, et Nelly Arcan, peinture de l'autofiction et travailleuse du sexe, chaînon manquant entre Sylvia Plath et Virginie Despentes. Noémie Ksicova, elle, orchestre la revenance du jeune Rudy, mort suicidé à 17 ans, dans sa famille en deuil. Comme une révolte contre les structures académiques, médiatiques et patriarcales qui imposent l'uniformisation des récits, Houbrechts, Lazar et Ksicova ouvrent des brèches sur scène.

La grande histoire, chantier permanent

› Lisboa Houbrechts

Grande amatrice de musique classique, Lisboa Houbrechts n'en garde pas moins les pieds ancrés dans son époque. Après sa mise en scène remarquée d'*Hamlet* en 2019, dans laquelle elle donnait la part belle à la mère du héros shakespearien, Gertrude, la jeune artiste belge récidive avec *Bruegel*, grande fresque théâtrale faussement consacrée au célèbre maître de l'École flamande. Ne vous y trompez pas : s'il est bien question d'histoire ici, celle-ci se conjugue au présent. « La distance temporelle permet de créer un miroir. Ce reflet nous permet de percevoir des choses sur nous-mêmes et sur notre époque que nous ne verrions pas autrement ». Sous la direction de Lisboa Houbrechts, les tableaux de Bruegel prennent vie et libèrent leurs personnages secondaires : ainsi, Margot La Folle part-elle à la rencontre de la déesse Athéna ou de la Vierge Marie. L'occasion, à travers son périple, de reprendre le récit de sa vie à la première personne. « Ma mise en scène a pu être perçue comme grossièrement féministe. Pourtant, alors que Margot La Folle est souvent présentée dans l'histoire de l'art comme un personnage très fort, je l'ai imaginée souffrant de nombreuses injustices et d'un sentiment d'exclusion. Elle rencontre d'autres figures de femmes oubliées ou caricaturées et les révèle à leur propre puissance, mais elle-même n'arrive pas à prendre part à ce sursaut. Comme elle le dit, elle ne se sent pas capable d'être une femme. » Comme une machine à voyager dans le temps, la scène offre la possibilité de rétablir une forme de justice pour les personnages, les œuvres et les cultures. Pour les êtres bien vivants aussi, à l'image de Rand Abou Fakher, flûtiste et interprète de la Vierge Marie dans *Bruegel*. C'est en hommage à sa précieuse flûte, perdue lors de son exil entre Damas et Bruxelles, qu'une reproduction de l'instrument trône à ses côtés durant la pièce. « Le passé me fascine, résume Lisboa Houbrechts. Il peut sans cesse être réinventé alors que le futur, lui, est verrouillé. »



Lisboa Houbrechts p. Vincent Delbrouck

Dire mieux, autrement, ailleurs

› Jeanne Lazar

L'histoire collective a la mémoire fragile, et l'amnésie de solides alliés. Quand Jeanne Lazar découvre Guillaume Dustan, écrivain à la réputation sulfureuse disparu en 2005, elle est perplexe. Devant la langue incisive, crue et intransigeante de l'auteur, mais aussi devant l'étonnant paradoxe que la jeune metteuse en scène décèle entre ses écrits et ses apparitions télé. Dans les romans, une puissance, une rage, une assurance à la première personne ; sur les plateaux des programmes de divertissement qu'il enchaîne, un verbe saccadé, un malaise, une incapacité à faire entendre sa voix. Enfant des années 1990, cette génération qui a grandi avec Ardisson, Jeanne Lazar saisit l'occasion de régler ses comptes avec le petit écran et amorce la création d'une pièce autour de Dustan. Les premiers témoins du projet lui conseillent de lire Nelly Arcan, autre figure littéraire aux apparitions médiatiques ponctuées de scandales. Le projet initial se mue en diptyque : *Jamais je ne vieillirai*, composé de deux reconstitutions d'émission télé. « Les résonances entre Dustan et Arcan me semblaient énormes. Les deux ont la même volonté de révolutionner les choses, par l'écriture et la parole, et se heurtent à la même violence implacable de la télévision. Travailler à partir d'archives m'a permis de mieux les comprendre, comme si j'avais fait un énorme zoom et un ralenti pour essayer de remettre du sens dans tous les scandales dont ils avaient fait l'objet, Dustan pour sa position anti-capote, Arcan pour avoir assumé être une travailleuse du sexe ». Ce travail éveille chez Jeanne Lazar

la volonté de réhabiliter ces figures littéraires dans toute leur complexité, sans transiger. « Nelly Arcan est une femme, étudiante et québécoise, qui subit la misogynie à chaque instant. Guillaume Dustan, lui, est énarque, il fait tout de même partie du pouvoir. » Surtout, près d'une décennie sépare les deux auteurs. Dix années pendant lesquelles la machine médiatique n'a cessé d'aiguiser ses armes. « J'avais envie de me réapproprier cet espace, son adresse frontale, rapide et ludique, qui permet un jeu théâtral très direct, mais cette fois pour y insérer les écrits de Dustan et Arcan. » Réaliser, par la magie du théâtre, une émission rêvée où les écrivains s'emparent de la télé pour en faire autre chose. Un espace où ils récupèrent la parole pour réussir à dire ce qu'ils avaient dû taire – dire mieux, autrement, ailleurs.

Rester vivant

› Noémie Ksicova

Et puis il y a ceux qui, simplement, ne sont plus. Brutalement disparus, ils cessent de donner la réplique, et laissent leurs proches dans le silence d'un dialogue suspendu. À l'instar de Rudy, jeune garçon de 17 ans, dont *Less* retrace le suicide puis le retour énigmatique au sein de sa famille. Dans le décor ordinaire et modeste d'un salon de classe moyenne, la pièce de Noémie Ksicova prend le parti de la pudeur, loin des cris et des larmes. « Je voulais questionner le processus du deuil sous l'angle du "vivre avec". Comment penser le défunt autrement que par son inexistence, sa sortie du monde

des vivants ? Dans *Less*, le défunt rend visite à ses proches, il revendique son suicide et l'affirme comme un choix. De ce fait, il conserve une autonomie de sujet, et donc une forme d'existence. Finalement, c'est par lui qu'arrive l'apaisement, il sauve les vivants en existant auprès d'eux, autrement. » Sans mysticisme ou jeux de fantômes, la pièce de Noémie Ksicova sort néanmoins des carcans de la rationalité. « Toutes les façons d'aborder la mort, nos morts, sont justes et légitimes, parce qu'elles s'ancrent avant tout dans une nécessité. » Noémie Ksicova a écrit sa pièce avant la pandémie et avant d'avoir lu *Au bonheur des morts* de la philosophe Vinciane Despret. Le contexte et cet essai sont venus confirmer son intuition. Avec la crise sanitaire, le décompte malsain du total des décès réduits à des données chiffrées, et l'instrumentalisation de la mort par les gouvernements, révèlent l'incapacité contemporaine à penser l'évidence : « La mort est une chose qu'on bannit de nos pensées et de nos paroles. Ce qui est terrible, c'est que non seulement les gouvernements ont fait de cette chose phobique une arme politique, mais ils nous ont empêché dans le même temps d'enterrer nos morts. Or, le traitement qu'on leur réserve, la façon de prendre soin d'eux est fondamentale. Ne pas soigner nos morts nous empêche d'être vivant. » Contre le règne froid de l'obsession sécuritaire, l'espace du théâtre, cette « boîte à rituels », renoue avec ses fonctions premières : brouiller, le temps d'une représentation, les frontières entre la réalité et la fiction, entre les morts et les vivants, le passé et le présent, et nous aider à trouver collectivement le courage d'affronter l'intimité de nos deuils et nos douleurs.

Agnès Dopff

Jamais je ne vieillirai de Jeanne Lazar, p. Mona Darley



